

### Overdose de mémoire

Boris Schreiber se souvient que l'enfant de six ans qu'il était se souvenait déjà de ses souvenirs, et de ceux des autres.

Les gens n'ont pas la mémoire des souvenirs. Ils se souviennent du passé, des faits, des autres gens, des leçons apprises, de sentiments sépia. Ils ne souviennent pas de leurs souvenirs. Boris Schreiber se souvient du garçon de six ans qu'il fut en 1930, entre Berlin, Paris, Anvers, Riga. Et il sait que ce garçon-là avait déjà de la mémoire, et il se rappelle quels étaient ses souvenirs. On lui avait promis la gloire, dès sa naissance : « *Je m'en souvenais. Et aujourd'hui, je me souviens que le garçon de six ans s'en souvenait* » (p. 112). Et la gloire ne vint pas.

Boris Schreiber est né à Berlin en 1924 [*sic*], dans une famille juive, russe, émigrée. Il vit aujourd'hui entre la France et les Etats-Unis. Et, comme son nom l'indique, il écrit. Il publie un roman, *Le Lait de la nuit*, qui raconte à la première personne l'histoire d'un homme qu'il appelle Boris Schreiber, né à Berlin en 1924, dans une famille juive, russe, émigrée, un homme qui écrit à Paris, à Sucre, à Long Island, à Dordives. Et il appelle ça un roman. Ils en sont tous les deux à leur onzième livre et le boivent jusqu'à la lie, comme un bouillon de 11 heures, « *les heures s'égouttent comme des notes de crapauds* » (p. 30).

Toutes ces villes, tous ces livres dessinent une carte tendue dont les nerfs l'attachent à Anvers, à Riga, à un enfant de six ans qui croit à la gloire qu'on lui promet. L'enfant a été riche à Berlin, riche à Paris, pauvre à Anvers. Son père se cogne contre les murs parce qu'il n'a pas de travail. Sa mère lui parle sans cesse, elle lui parle de ses propres six ans, de la Russie des tsars : « *Je me souviens de ses souvenirs. Ils étaient gais, ils évoquaient pour moi une vie inaccessible* » (p. 39). « *Ils m'agaçaient, ses souvenirs, j'en suis jaloux, je n'y figurais pas* » (p. 44). Boris Schreiber a même la mémoire des souvenirs des autres, et il ne décolère pas de ne pas savoir faire, de cet humus-là, la glorieuse carrière littéraire qu'il mérite : « *Je ne suis qu'un lambeau de passé* » (p. 36), « *mon passé déchiré déchire les mots qui l'expriment* » (p. 110). Puis : « *Ce n'est pas mon passé qui me tue mais le souvenir de mon passé* » (p. 159). Et Schreiber fouille, fouisse, touille dans les souvenirs d'un enfant de six ans pour jouer à la roulette russe d'une overdose de mémoire.

Le petit garçon pourrait apitoyer parce qu'il est pauvre, sans patrie, juif dans un temps difficile pour les juifs, les doigts gelés à cause de la cherté des gants. Mais les souvenirs de l'enfant sont rapportés par l'adulte, un écrivain enrichi sans mérite, par héritage. Car le père de l'enfant de six ans a fait fortune, on ne sait pas comment. La mère adorée est morte, vieille et fâchée, on ne sait pas pourquoi.

La misère à Anvers, le train glacial pour Riga, la misère à Riga et la panique : « *D'autres enfants savent dès leur plus jeune âge, paraît-il, reconnaître les oiseaux, distinguer les plantes, les champignons vénéreux... Rien de tel pour moi. Je ne savais reconnaître que les paniques* » (p. 157). Et la vraie panique de Schreiber, soixante années après Riga, ce n'est pas d'avoir éprouvé la honte d'être pauvre qu'ont les riches, ni traversé les massacres des Rouges, le génocide des Blancs. Sa vraie panique est d'être un écrivain méconnu, que la promesse de gloire d'une babouchka péremptoire n'ait pas été tenue. Il souffre d'anonymat, même si, riche, il déclare : « *Pour moi, les nantis ne sont pas les riches mais ceux qui n'ont jamais été persécutés* » (p. 124). Mais, plus loin, il ajoute : « *Nous étions les plus anonymes parmi les reclus, ceux qu'épargnent les martyrs, les atrocités* » (p. 188).

Sa femme l'exhorte – « *Rends-le fort, ton livre, puisque tu parles de toi, sois invincible en étalant tes faiblesses* » – mais il répond pour lui-même : « *Mon inexistence m'obsède* », et court les librairies de Paris pour vérifier que ses livres n'y sont pas. Et se rassurer d'avoir encore une bonne raison de se plaindre : « *J'implore ce droit de me plaindre puisque ce droit m'est refusé* » (p. 220). Il se plaint que le poids de l'errance, que la lumière éblouie dans la neige de Riga n'apportent pas la gloire à l'écrivain. Il se plaint : « *Il ne fait pas beau dans mon écriture aujourd'hui* » (p. 22), « *les angles aigus,*

*brisés, de mon écriture devraient capter les lumières. Tout se passe comme si mes livres secrétaient mon anonymat* » (p. 224).

Mais sur la couverture du *Lait de la nuit*, il y a la photographie détournée d'un petit garçon en costume marin, les poings aux poches et les jambes croisées. Le petit garçon s'appelle Boris Schreiber, il est radieux. C'est l'image de ses six ans, « *quand j'étais non pas heureux, mais apte à me souvenir de l'avoir été* ». Tout le reste est littérature. Une littérature qui a peur de son propre charme, qui sacrifie à l'art des descriptions de cette enfance de la Russie blanche, de l'errance, séduisante et tragique comme les chants tziganes quand les Tziganes sont russes, une littérature qui brise aussitôt le récit par des retours à l'angoisse du temps de l'écriture, soixante ans plus tard. D'une main il lui raconte des histoires vraies avec la jubilation du romancier, de l'autre il lui exhibe son nombril et voudrait le forcer à en éprouver du dégoût. Arria, sa femme, lui demande : « *Pourquoi jouer avec le feu ? Pourquoi tiens-tu tellement à déplaire ?* » (p. 64). Malgré tous ses efforts, Schreiber échoue lamentablement : il plaît. Et si, par malheur, son livre avait du succès, rassurons-nous, l'auteur est assez compliqué pour y trouver la raison de s'en plaindre.

Jean-Baptiste HARANG

Boris Schreiber : *le Lait de la nuit*. François Bourin, 260 pp., 90 F.